

Le traîne-savate et la ninja

Caroline Rivest

Number 134, September 2012

Les arts martiaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivest, C. (2012). Le traîne-savate et la ninja. *Moebius*, (134), 69–74.

CAROLINE RIVEST

Le traîne-savate et la ninja

Elle a répondu, sérieusement: «La précarité des nouveaux professeurs étant ce qu'elle est, je boucle mes fins de mois en honorant, la nuit, des contrats comme tueuse à gages.» Nous étions peu nombreux à avoir accepté l'invitation que notre collègue avait lancée pour souligner le lancement de son livre: un recueil de poésie qui parlait de *ninjas*, ou de *judokas* – je ne l'avais pas lu. Nous sommes restés bouche bée, ne sachant si nous devions rire ou trembler. Elle semblait tellement sérieuse. J'en étais dérouté. Le directeur de la bibliothèque, voulant détendre l'atmosphère, lui a demandé: «Si on a des jambes à faire casser, on peut faire appel à vos services?» Sans broncher, sans sourire, elle a répondu que si elle n'avait pas à exécuter, elle ferait un meilleur prix. Je l'ai trouvée mystérieuse, intrigante. Avec un sens de l'humour tranchant comme une lame de rasoir.

Je n'ai jamais eu de patience avec la mollesse. Ni avec la perte de temps. Encore moins avec le manque de rigueur. Et ce collègue qui m'observe, l'air émoustillé, comme si j'en avais quelque chose à cirer de son air baba cool, bon qu'à impressionner ses étudiantes. Plusieurs lui tournent autour, d'ailleurs, séduites parce qu'il est le seul jeune enseignant du département. Parce qu'il porte détachée une longue et épaisse tignasse blonde. Peut-être aussi parce que sa silhouette, avec un peu de soin, aurait pu séduire. Mais j'ai l'œil trop habile, trop entraîné. Sur les flancs, le ventre, je perçois les inacceptables signes d'un laisser-aller précoce. Trop de bière. J'ai tout de même accepté de partager le transport avec lui. Après tout, nous sommes presque voisins. J'économise un temps fou, sans

parler de l'argent, si je m'évite l'autobus de banlieue qui me ramène à la ville. Au retour, je lui demande de me laisser à la salle de boxe. Je traîne toujours mon sac de sport avec moi. L'air niais, il me demande d'un ton langoureux si j'ai besoin d'un partenaire pour une pratique de shadow closing. Je ne réponds pas. Le temps presse. Je lui laisse quelques billets et sors rapidement de sa voiture.

Depuis qu'elle a été embauchée par notre département de littérature, au début de la session, j'ai un faible pour elle. Je la trouve jolie, attirante, même si elle a l'air un peu trop austère. Elle se la joue un peu... le chignon... les perles... le tweed. Elle m'excite quand même... le regard coquin... les lunettes de secrétaire. Ses belles grandes jambes musclées... J'ai toujours eu un béguin pour les grandes frisées... Une femme forte, qui s'entraîne... Poète en plus...

Il n'est pas aisé de se tailler une place dans le milieu de l'enseignement. Je rage en constatant combien de permanents blasés traînent leurs savates de long en large dans les couloirs. Surtout lui. Je le toise du coin de l'œil, jetant un regard rapide à ma montre alors qu'il discute avec quelques minettes admiratives, sirotant un café dans un verre jetable, un croissant à demi mangé dans une main, l'air au-dessus de ses affaires, comme quelqu'un qui n'a pas de tâche à accomplir alors que son cours ne devrait se terminer que dans dix minutes. Et il me lance un clin d'œil. Le joli regard bleu, chargé d'insignifiance... Pauvre type. Je proposerais volontiers une loi nous permettant d'éliminer ce genre de racaille.

Il faut l'entendre – la voir, surtout! – lire ses poèmes. Le département organise souvent des récitals et elle sait qu'elle en impose... Ça se voit. Je m'en disloque presque la mâchoire à regarder ses hanches qui ondulent au rythme de sa voix. C'est plus fort que moi, je l'imagine se dandiner sur une scène, à poil, en talons hauts. Tracer des cercles autour d'un poteau de métal. Vite, je dois quitter la salle...

Ce travail me dépanne, car l'incertitude qu'implique la vie tant de professeur que celle d'écrivain ne me convient pas. Professionnelle, je n'ai jamais jugé les clients qui m'ont embauchée. J'ai toujours fait preuve de discrétion. Je fais tout : les hommes cocufiés autant que les mafieux notoires. Je charge le gros prix et je choisis au mieux de mon intuition la façon de procéder, penchant le plus souvent pour le sabre ou l'empoisonnement. Ces petits caprices me font encore apprécier ce gagne-pain.

Après le boulot, je rentre directement chez moi. Je m'ouvre une bière importée. Je pense à ma nouvelle collègue, à tout ce que j'aurais envie de lui faire... Trop fatigué pour travailler le soir, je me détends en navigant sur quelques sites pornos. J'ai besoin de refaire mes forces après avoir donné mes classes. Une fois reposé, je me commande des sushis. J'habite seul, alors je soupe en regardant des séries télé.

Le soir, après une heure de cardio, j'aiguiser mes réflexes en lançant des shuriken de métal sur une cible discrète que j'ai installée dans mon petit trois-pièces douillet, fleuri, entre des reproductions d'impressionnistes et un miroir sur pied. Ensuite, après une heure de méditation, j'enfile l'uniforme de camouflage. Mes longues études en littérature m'ont conféré un esprit romantique. Inspirée, j'honore mes contrats sur le coup de minuit.

Samedi matin, je l'aperçois dans la ruelle. Il fait encore noir. J'ai passé la nuit à clavarder avec des inconnues sur quelques sites de rencontre. J'ai sommeil. Elle s'entraîne à la corde à sauter. En ouvrant la fenêtre, j'entends le bourdonnement de son iPod qui laisse entendre le son strident du *heavy metal*.

Le ninjutsu ne représente rien d'autre qu'un moyen de gagner ma vie. Une affaire que j'ai développée du temps de mes études comme d'autres choisissent la prostitution ou les bars. Depuis mon enfance, j'ai pratiqué plusieurs types d'arts martiaux, comme le kung-fu, la boxe française et l'aïkido qui n'ont jamais été que des passe-temps. Rien à voir avec la

nécessité que représente pour moi la poésie. À long terme, je mise sur l'enseignement, si seulement des postes pouvaient se libérer. La vie de pigiste commence à m'épuiser. Mes nuits, je préfère de beaucoup les consacrer à exercer ma plume plutôt que mes nunchakus.

Elle corrige dans son bureau, près du mien. J'entends en sourdine le son d'un clavecin. Contrairement à moi, elle préfère hautement Bach à Beethoven, ce qui lui sied bien. Autant que cette manie qu'elle a d'enseigner Baudelaire plutôt que Rimbaud. En seulement quelques mois au collège, elle a déjà la réputation de faire peiner durement ses étudiants. C'est une professeure rigide, crainte, respectée tant de ses élèves que de ses collègues.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'avais pris des engagements avec deux clients. J'avais accepté de faire des heures supplémentaires, sachant que ce serait mes derniers contrats pour un temps. Mon budget des prochaines semaines sera un peu serré. Et je dois me préparer pour une réunion départementale, tenter d'effacer de mon visage les signes de fatigue, jouer le jeu. J'ai repassé mon plus beau chemisier blanc, sorti une veste de mohair. En vernissant mes ongles à la française, je prie pour qu'on me confie une tâche à l'hiver. Je serai fixée d'ici quelques heures. Je croise mes doigts fraîchement manucurés.

Elle sort déçue de la rencontre. Nous sommes tous désolés, surtout que les tâches s'arrêtent juste avant elle sur la liste. C'est souvent le cas pour les nouveaux professeurs. Elle devra passer l'hiver à tenter de joindre les deux bouts, à retirer du chômage, à espérer un congé pour faire un petit remplacement. Je me réjouis quand même pour elle, par compassion, parce qu'elle pourra écrire plus de poèmes... Et continuer à participer à nos lectures...

J'ai failli lui sauter au visage, dans sa voiture, lorsqu'il m'a dit, d'un ton rempli de condescendance, qu'au moins je pourrai écrire durant les prochains mois. J'ai rougi de colère et j'ai reconnu dans ma gorge le goût des représailles. Spontanément, d'un sourire entendu, j'ai répondu que je travaillerais à mon compte.

Je le savais bien. Je le savais trop. Tout vient à point à qui sait attendre. Elle joue les dures à séduire, mais elle s'est facilement laissé convaincre et a accepté mon invitation. Les filles, elles aiment ça qu'on insiste, elles ont besoin de se sentir désirées, importantes. Tout ce qu'il fallait, c'était lui dire qu'elle était la seule à m'intéresser, que je n'en voyais pas d'autres, et le tour a été joué. Elle m'a dit qu'elle prenait la soirée pour avancer son travail, mais qu'elle viendrait me rejoindre une fois ses notes entrées, que nous pourrions prendre un digestif en ville. Le verre, c'est juste une excuse pour faire plus *politically correct*... je le sais bien. J'ai joué le jeu moi aussi.

Je contemple mes piles de copies bien disposées, mes dernières avant l'hiver. Mes petits ont bien progressé. Fièvre de moi, mais surtout d'eux, je les classe par ordre alphabétique, les entoure en croix de deux élastiques de bureau. Je range amoureusement, dans mon sac, la calculatrice, le stylo rouge et le liquide correcteur. Le deuxième cycle du Clavier bien tempéré, que j'écoute en boucle ces jours-ci, vient de se terminer, juste à point. Un contrat inattendu me demande une grande préparation. Je retire mon jupon et mes bas de nylon qui me scient l'aîne et le bas du ventre, troque mes lunettes contre des lentilles cornéennes, l'album de Bach contre un album rock. Il faut étirer les muscles: les jambes en premier. En longueur, en grand écart, debout, assise. Respirer. Faire le vide. Flexion avant, flexion arrière, torsions. Étirer le dos, surtout. Inspirer, expirer. Les bras, le cou. Éveiller les réflexes sur mon vieux mannequin de bois, si vieux qu'il doit dater de l'époque de Bruce Lee. J'augmente le volume du lecteur. Il faut faire vite, enfiler le pantalon parachute noir, le gilet à capuche, les bottes tabi. Dans un sac à dos: mes dagues, mes lames, mes kalis. Mon sabre en bandoulière. Inspirer, expirer. Il me manque le masque et les gants de cuir; en tout temps, il faut rester anonyme. Je n'ai plus de temps à perdre maintenant: il est presque minuit et j'ai envie d'un digestif.

